DIX-SEPTIÈME ANNÉE. — N°. 395. 15 Juin 1913 LE NUMÉRO : 50 CENT.

L'ÉCHO DU MERVEILLEUX

Marie-Magdeleine

M. Maurice Maeterlinck a fait représenter au Châtelet un émouvant mystère, *Marie-Magdeleine*, où la lutte de la philosophie stoïcienne et de la Loi de grâce apportée par le Christ fait le fond du débat dramatique. Marie-Magdeleine, molle et riante pécheresse, accueillante aux patriciens et aux philosophes, aime le beau légionnaire Lucius Vérus, qui représente la puissance de Rome.

Mais elle a entendu raconter la vie et les miracles de Jésus. Une curiosité, une force invincible l'attirent vers Lui. Elle se précipite, un jour qu'il passe sur le sentier au fond de son jardin. Et dès qu'elle l'a vu, son âme est changée. Elle n'appartient plus à Vérus ; elle croit. elle appartient à Dieu.

Voici quelques passages de la belle scène où l'on entend la Voix divine dans la coulisse (car le Christ ne paraît pas, et l'on sait gré à M. Maeterlinck de cette réserve).

Un bruit de foule a signalé l'approche du Nazaréen, qui sort de la maison de Simon. Derrière la haie qui borde le jardin des cris de plus en plus proches s'élèvent : « Hosannah !... Seigneur, fils de David ayez pitié !... Seigneur, guérissez le malade... Silence ! Il va parler ! » Et dans le grand silence soudain, s'élève la Voix, disant :

— Bienheureux les pauvres d'esprit, car le royaume des cieux leur appartient... Bienheureux ceux qui sont doux, car ils posséderont la terre... Bienheureux ceux qui pleurent, car ils seront consolés.

Madeleine s'élance : « Je veux voir ! » Le vieux Silanus et Vérus essaient en vain de la retenir.

LA VOIX. — Bienheureux ceux qui ont le cœur pur, car ils verront Dieu !...

MARIE-MAGDELEINE. — J'y veux aller !...

VÉRUS. — J'y vais avec vous...

MARIE-MAGDELEINE. — Non. Personne !... Laissez moi !...

Elle descend vers la haie, comme fascinée.

LA VOIX. — Bienheureux ceux qui sont pacifiques, car ils seront appelés enfants de Dieu !... Bienheureux ceux qui souffrent persécution pour la Justice, car le royaume des cieux est à eux.

VÉRUS. — Où va-t-elle ?...

APPIUS. — Que fait-elle ? Elle est folle !... Elle essaie de passer au travers de la haie !...

LA VOIX. — Bienheureux serez-vous lorsqu'on vous insultera, qu'on vous persécutera !... Réjouissez-vous ! soyez dans l'allégresse, car votre récompense est grande dans les cieux !...

VÉRUS. — Elle a ouvert la porte du jardin !... Elle est dans le verger.

SILANUS. — Les femmes ont parfois des pensées que les sages ne comprennent point...

VÉRUS. — Je vais la rejoindre, et s'il faut la protéger contre ces...

SILANUS. — N'en faites rien... Ils sont attentifs à la voix et ne s'apercevront pas de sa présence, au lieu que la vue et le bruit de vos armes.... Ecoutez, écoutez ce qu'il dit, c'est assez singulier...

LA VOIX. — Et je vous dis, à vous qui m'écoutez : Aimez vos ennemis, faites du bien à ceux qui vous maudissent, priez pour ceux qui vous maltraitent !...

A cet instant, des cris d'abord isolés s'élèvent dans la foule invisible derrière la haie. On distingue quelques paroles. « C'est la Romaine ! la Romaine ! l'adultère ! Honte ! Honte ! Honte ! Magdeleine !.. Chassez-la ! Chassez-la !... » Immédiatement après, ces cris se confondent en une violente et formidable clameur de réprobation où l'on ne perçoit plus qu'avec peine quelques mots retentissants : « Honte ! Honte !... Lapidez ! Lapidez !... A mort !... Les pierres ! etc .. » Tout ceci, accompagné d'un bruit de fuite, de pas précipités, de bâtons et de cailloux entrechoqués, de branches cassées, etc.

SILANUS. — Ils l'ont vue !

VÉRUS. — Qu'est-ce donc ?... C'est à elle qu'ils en veulent ?...

SILANUS. — C'est ce que je craignais... Prenons garde...

VÉRUS. *se précipitant vers le fond du jardin.* — Par ici !.. Suivez-moi !... Appius ! Cœlius ! vos épées !...

Dans l'instant même qu'il se précipite, la haie de lauriers est crevée de toutes parts par la foule hurlante et gesticulante qui pourchasse Marie-Magdeleine. Celle-ci, affolée, essaye de gagner la terrasse. Vérus et ses deux amis courent au-devant d'elle pour tenter de la protéger contre le flot envahissant. Des pierres volent. Vérus, en avant des autres, brandit son épée nue. Au moment où la lutte va s'engager, où déjà des branches sont rompues, une statue renversée, etc., etc., retentit tout à coup sous les oliviers voisins, et plus proche que précédemment, un grand cri de la voix surnaturelle. Tous s'arrêtent, frappés de stupeur. On entend circuler un mot d'ordre : « Silence... Silence... Ecoutez ! écoutez ! Il parle ! Il va parler ! Le Maître a fait un signe ! Ecoutez ! écoutez !... » Alors, dans ce silence subitement répandu s'élève la Voix divine, calme, auguste, profonde, irrésistible :

LA VOIX. — Que celui d'entre vous qui est sans péché lui jette la première pierre !...

On entend tomber les pierres. La foule ondule, décontenancée, et disparaît peu à peu, en silence, à travers la haie. Vérus s'avance pour soutenir Marie-Magdeleine, qui s'est arrêtée et demeure droite et immobile au milieu de l'allée. D'un geste sec et sauvage, elle refuse l'aide offerte, et regardant fixement devant elle, seule, entre les autres qui la considèrent sans comprendre, elle gravit lentement les degrés de la terrasse.

Voici comment Silanus raconte la résurrection de Lazare :

Nous faillîmes tomber à la renverse. Le cadavre était là, sous la lumière avide, qui dévorait la grotte, couché comme une statue informe, rigide, étroite, serrée de bandelettes, le visage couvert d'un suaire. La foule, tassée en demi-cercle, irrésistiblement attirée et repoussée, se penchait, tendait ses mille cous, sans oser approcher. Le Nazaréen se tenait seul, en avant. Il leva la main, dit quelques mots que je ne saisis point, puis, d'une voix dont je n'oublierai jamais la puissance captive, s'adressant au cadavre, il s'écria : « Lazare, sors ! »

MARIE-MADELEINE. — Il sortit?...

SILANUS. — On n'entendait que le bruit du vent qui agitait les vêtements de la multitude, et le bourdonnement des mouches qui envahissaient le sépulcre. Tous les regards étaient tellement tendus vers le cadavre que je voyais, pour ainsi dire, leurs rayons immobiles, comme on voit les rayons du soleil dans une chambre obscure... Tout à coup, ce fut net, terrifiant, surhumain ! La mort, obéissant, lentement se ploya, puis, faisant craquer les bandelettes qui étreignaient ses jambes, se dressa tout debout, comme une pierre, blanc, les bras liés et la tête voilée. A petits pas presque impossibles, guidé par la lumière, il sortit du sépulcre. La foule, épouvantée, reculait à mesure, sans pouvoir détourner les regards. « Déliez-le et laissez-le aller », dit le Nazaréen. Et les deux sœurs du mort, se détachant de la haie humaine, se précipitèrent vers leur frère.

On se rappelle les vers d'Hugo, qui sont parmi les plus beaux et les plus simples qu'il ait faits :

... Alors, le mort sortit du sépulcre ; ses pieds
Des bandes du linceul étaient encor liés ;
Il se dressa debout, le long de la muraille.
Jésus dit : « — Déliez cet homme et qu'il s'en aille. »
Ceux qui virent cela crurent en Jésus-Christ.

Quand Lucius Vérus, chargé de mener Jésus au supplice, propose à Marie-Magdeleine de le sauver si elle lui promet de ne pas suivre le Christ Magdeleine refuse. Elle comprend, chrétienne déjà, que le sacrifice du Messie doit s'accomplir pour sauver le monde.

Dans la préface de la brochure, M. Maeterlinck indique qu'il a pris l'idée de deux situations dans la *Maria von Magdala* du poète allemand Paul Heyse : l'intervention du Christ qui arrête la foule déchaînée contre Marie-Magdeleine par ces paroles, prononcées derrière le théâtre : « Que celui d'entre vous qui est sans péché lui jette la première pierre ! » et, au troisième acte, l'alternative où se trouve la pécheresse de sauver ou de perdre le Fils de Dieu, selon qu'elle se donne ou se refuse au Romain. M. Maurice Maeterlinck a cru pouvoir développer ces deux situations sur le mode qui lui est personnel : « Hormis le principe de ces situations, la conduite de l'action, les personnages, les caractères, les péripéties et l'atmosphère n'ont absolument rien de commun » avec l'œuvre de l'écrivain allemand.



La rencontre du Christ et de Madeleine a de tous temps inspiré les poètes et les artistes. Au dernier Salon, Montenard nous montrait la Pécheresse, si près d'être la Pénitente, debout sur la pergola de sa maison, entre d'éclatantes fleurs, et suivant d'un regard pensif le petit groupe de Jésus et de ses disciples qui s'éloigne dans le chemin creux.

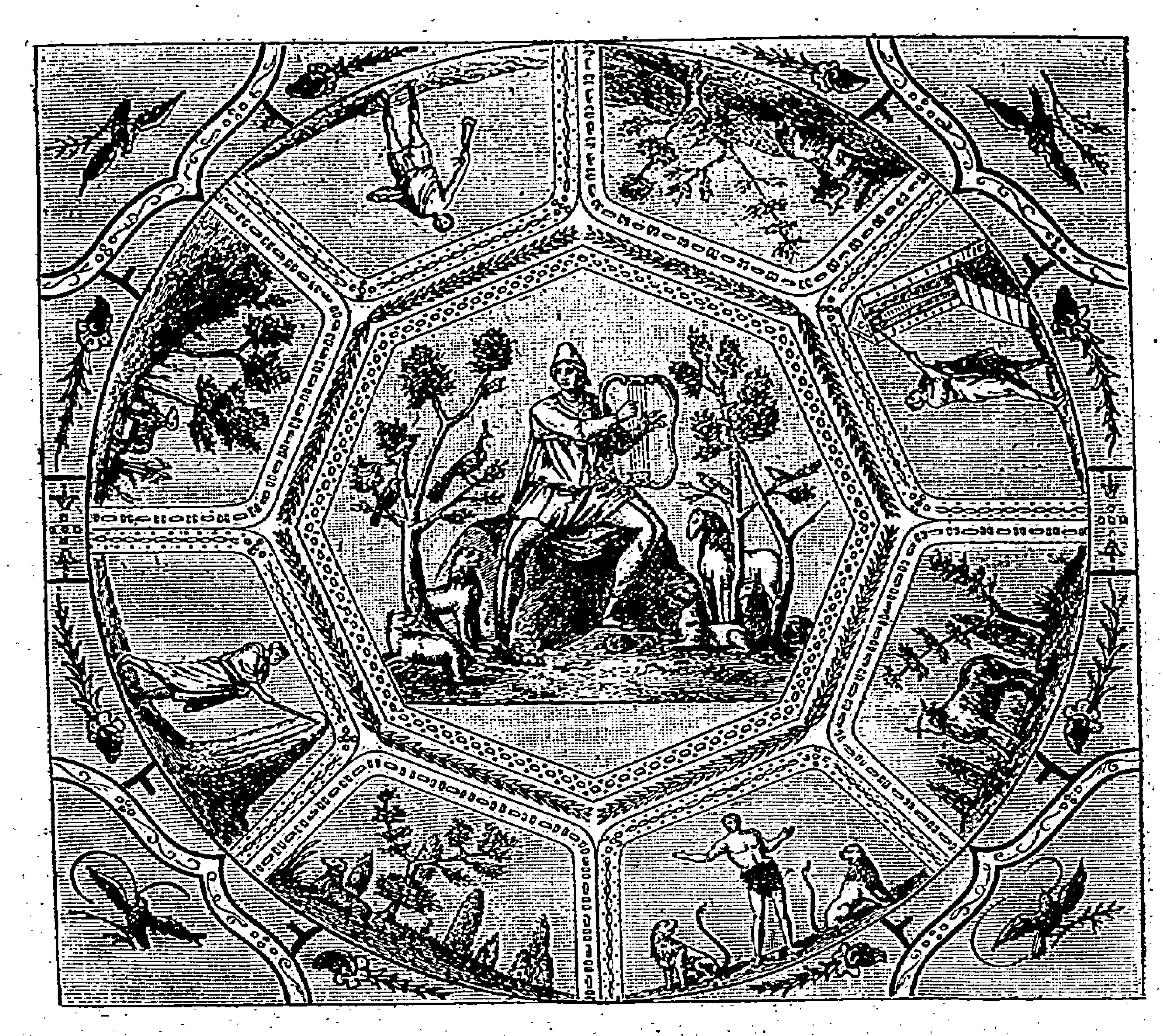
Dans quelles conditions eut lieu cette première rencontre, en réalité ? Pour y répondre il faudrait être sûr que la pécheresse dont Luc parle au chapitre VII (« un Pharisien ayant prié Jésus de manger avec lui, il entra dans la maison et se mit à table. Et voici qu'une femme qui menait une vie déréglée dans la ville, ayant vu qu'il était à table dans la maison du Pharisien, apporta un vase d'albâtre plein de parfum. Et se tenant der-

rière lui, à ses pieds, tout en pleurs, elle se mit à les arroser de larmes et à les essuyer avec ses cheveux et elle les baisait et les oignait de parfums ») il faudrait être sûr que cette pécheresse est la sœur de Marthe et de Lazare que Luc nous montre, en son chapitre X, assise aux pieds du Maître et, silencieuse, écoutant sa parole, pendant que Marthe s'empresse aux soins du ménage. Cela est fort probable sinon tout à fait certain. Les commentateurs de l'Evangile ne sont pas tous d'accord là-dessus.

On peut alléguer l'identité d'attitude et de caractère des deux femmes : la pécheresse, chez Simon le Pharisien, reste silencieuse comme Marie aux pieds de Jésus, à Béthanie. Au repas de Béthanie comme au pied de la Croix, Marie ne prononce pas un mot. Si elle parle davantage après la Résurrection, c'est qu'elle croit avoir affaire au jardinier. Quand elle a reconnu Jésus, c'est un cri étouffé : « Maître ! » Puis elle se renferme dans un silence d'adoration. C'est la même âme ardente et contemplative, repliée sur elle-même, concentrée dans ses émotions (1). Et aussi le souvenir amer de ses fautes la tient muette aux pieds du Maître, qu'elle n'ose regarder en face comme l'innocente Marthe, dont on voit la liberté riante avec le Sauveur. Et quelle illustration de la doctrine de l'Evangile sur la puissance du repentir, que cette pécheresse assise aux pieds de Jésus, à laquelle il communique les trésors de sa sagesse et dont il dit qu'elle « a choisi la meilleure part » !

Mais pourquoi Luc ne nomme-t-il pas la femme du chapitre VII et ne nous dit-il pas que c'était la sœur de Marthe et de Lazare ? D'autre part la scène se passe évidemment à Béthanie, village de toute cette famille. Peut-on supposer que ce fut là que Magdeleine menait sa vie de pécheresse? Sans doute au moment de ses désordres elle s'était réfugiée en Galilée ; puis, repentante, elle était venue vers Jésus, et l'assistait de ses biens (Luc, VIII, 2). Et elle avait dû le quitter pour rejoindre sa sœur, au moment de la mission des Soixante-douze. Cette explication est sinon certaine, du moins possible et vraisemblable.

GEORGE MALET



JÉSUS SOUS L'APPARENCE MYTHIQUE D'ORPHÉE

(1) Commentaires sur l'Evangile selon Saint Luc, par l'abbé Girodon.

" LA MORT "
par Maurice Maeterlinck

III

On connaît les très curieuses expériences de M. de Rochas sur des phénomènes de régression de la mémoire chez des sujets endormis. Un sujet du nom de Joséphine, âgé de dix-huit ans, placé en état de sommeil hypnotique, évoque tous les événements de sa propre vie, des plus récents aux plus anciens, en reculant jusqu'à l'époque de sa naissance. Puis, dépouillant sa propre personnalité, il emprunte successivement l'identité de plusieurs personnages défunts, dont il reproduit la voix, les gestes et dont il remémore la vie. Le phénomène ne cesse d'être régressif et les êtres évoqués appartiennent à des générations de plus en plus anciennes jusqu'à ce que le sujet, épuisé par l'effort, ne soit plus en état de supporter l'expérience.

Les spirites voient là une preuve scientifique de la transmigration des âmes et la manifestation de l'esprit des morts. M. Maeterlinck rappelle dans son livre les expériences et la conclusion qu'en tirent les théosophes, mais sans se prononcer lui-même. Tout au plus regrette-t-il que les arguments spirites ne soient pas péremptoires « car, dit-il, il n'y eut jamais croyance plus belle, plus juste, plus pure, plus morale, plus féconde, plus consolante et jusqu'à un certain point plus vraisemblable ». Une fois de plus, M. Maeterlinck est revenu au rêve des métamorphoses purificatrices qui le hante, sans avoir eu l'audace d'en proclamer l'authenticité. Sans doute cette raison dont il s'enorgueillit, ne lui apparut-elle jamais aussi inopportune.

Et pourtant n'a-t-il pas entrevu la vérité, quand il s'est écrié : « Enfin, pour tout prévoir, avant que d'admettre l'entrée en scène de la mort, il serait nécessaire de s'assurer que la mémoire atavique ne joue pas un rôle inattendu. Un homme ne peut-il, par exemple, garder latent au plus profond de son être, le souvenir d'éléments qui se rapportent à l'enfance d'un ascendant qu'il n'a jamais vu et les communiquer au médium par suggestion inconsciente ? Ce n'est pas invraisemblable ».

***

Mais nous quittons le domaine des écoles et des théories déjà exprimées. M. Maeterlinck va tenter, avec les seules forces de sa raison, de sonder les régions d'outre-mort.

Disons tout de suite qu'il a abouti à un échec complet et que d'une discussion alourdie d'hypothèses, de doutes, de points d'interrogation, il ne résulte rien de précis, sinon que notre esprit est impuissant et les mystères de l'infini insondables. Nous ne lui en ferons pas grief, car mieux vaut avouer sa faiblesse qu'émettre orgueilleusement des hypothèses fragiles, mais nous sommes en droit, à l'heure où le livre va se clore, de lui reprocher d'avoir détruit sans reconstruire et d'avoir, avec trop de hâte, proclamé le néant de dogmes qui restent plus que jamais solides et durables au bord du gouffre qu'il a creusé.

Pour suivre, autant qu'il se peut, la pensée incertaine et vagabonde de l'auteur de *La Mort*, il est indispensable de faire une analyse serrée des trois derniers chapitres du livre, qui sont :

1° Le Sort de la Conscience
2° Les Deux aspects de l'Infini
3° Notre Sort dans ces Infinis.

Après quoi, il nous sera permis de tirer de l'ensemble de l'Œuvre notre propre conclusion.

1° *LE SORT DE LA CONSCIENCE*

L'hypothèse de la survivance avec notre conscience actuelle est inadmissible. La survivance sans conscience est plus probable. bien qu'elle équivaille à l'anéantissement, et il est loisible à ceux qui préfèrent la solution la plus facile, de borner là leur inquiétude. Mais il y a place pour une solution moins radicale.

Il est évident, tout d'abord, que notre pensée, en son infirmité, est incapable d'acquérir la *Conscience de l'Infini*. D'autre part les manifestations multiples d'une intelligence infinie, qui ne peut être que l'émanation d'une conscience infinie, nous permettent d'affirmer que celle-ci existe. Si nous ne jugions pas tout des plaines basses de notre antropomorphisme, peut-être aurions-nous la perception de cette haute intelligence qui nous échappe. La survivance absolument dénuée de conscience ne serait donc possible que si l'on niait la conscience de l'Univers : « Dès qu'on admet celle-ci, sous quelque forme que ce soit, nous y devons prendre part ».

Ces prémisses posées, il semble que l'auteur soit embarrassé d'en suivre les déductions immédiates. Il s'arrête pour reprendre haleine : « Ici, s'écrie-t-il, commence la pleine mer. Ici commence l'admirable aventure, la seule qui soit égale à la curiosité humaine, la seule qui s'élève aussi haut que son plus haut désir. *Accoutumons-nous à considérer la mort comme une forme de vie que nous ne comprenons pas*

encore... » Peut-être, après tout, la mort n'a-t-elle contre elle que d'être mal connue.

Avant d'aborder le grand problème, deux remarques s'imposent :

L'homme est l'auteur de ses propres souffrances. En développant son moi, il s'impose des limites de plus en plus étroites. Il crée donc un antagonisme entre son moi limité et ses aspirations qui veulent s'affranchir de toute entrave.

On peut, d'autre part « concéder à ceux qui tiennent à demeurer eux-mêmes qu'il suffirait qu'un rien leur survécût pour les recommencer au sein d'un infini dont le corps ne le sépare plus. » Ne peuvent-ils, en effet, acquérir outre-tombe et développer, avec *ce rien* pour point de départ, une autre conscience plus haute, nos plus hauts désirs d'aujourd'hui devenant la loi de notre conscience future.

2° *LES DEUX ASPECTS DE L'INFINI*

On peut envisager l'Infini sous deux aspects différents. Ou bien nous sommes plongés dans un Univers qui n'a pas plus de limites dans le temps que dans l'espace (Univers qui n'a ni origine ni fin, ni but, ni direction, insusceptible de perfection parce que parfait dès toujours, etc...) ou bien nous vivons dans un Univers composé de milliards de mondes, bornés par l'espace et le temps qui naissent, meurent et renaissent et que nous ne pouvons percevoir que sous une forme fragmentaire et divisée.

Que deviendrons-nous dans tout cet ininielligible ? Quitterons-nous le fini que nous habitons pour être engloutis dans l'un ou l'autre Infini ?

En d'autres termes, finirons-nous par nous confondre avec l'infini que conçoit notre raison ou demeurerons-nous éternellement dans celui que voient nos yeux, en des mondes sans nombre, changeants et éphémères ? Ou encore émigrerons-nous de l'un vers l'autre ?

Mais la contradiction entre l'infini de notre raison et celui de nos sens est peut-être plus apparente que réelle. Il se pourrait que la conscience de l'Univers pour se former n'eût pas encore rencontré le concours des chances nécessaires et que la pensée humaine appuyât l'une de ces chances décisives.

Au reste, c'est peut-être une maladie de notre cerveau qui nous empêche de voir ce qui est. Il est vraisemblable qu'il n'y aura jamais de progrès, puisqu'il n'y a pas de but. Tout au plus, quelques combinaisons éphémères pourront-elles nous donner l'illusion d'un progrès.

Plus on réfléchit, plus notre intelligence s'affirme impuissante à concilier l'idée de progrès et même l'idée d'expériences avec l'idée suprême de l'Infini. Nous ne comprenons pas pourquoi l'Univers recommence des milliards de fois des expériences déjà faites et nous nous étonnons que ces expériences indéfiniment répétées n'aient pas abouti à un progrès, tout étant sans cesse à refaire et à recommencer.

« On le voit, les deux hypothèses se balancent. Il est bon d'acquérir peu à peu l'habitude de ne rien comprendre. Il nous reste la faculté de choisir la moins noire ou de nous persuader que les ténèbres de l'autre ne se trouvent que dans notre cerveau ».

Cependant il ne faut pas perdre courage et attendre patiemment que notre intelligence s'épanouisse.

Sont-ce donc là de vaines spéculations ? Non. Il n'est pas inutile de sonder l'inconnaissable. Les religions ont eu le tort de favoriser le rétrécisssement du mystère de l'Univers. Plus s'élève notre idée de l'Infini, plus s'allège et se purifie l'atmosphère spirituelle dans laquelle nous vivons.

3° *NOTRE SORT DANS CES INFINIS*

Le premier Infini, l'Infini idéal, est plus conforme à notre raison. Mais il nous est impossible de prévoir ce que nous deviendrons, puisqu'il semble exclure tout devenir. Il ne nous reste plus qu'à interroger le second, celui que nous voyons et imaginons dans l'espace et le temps.

Nous voici dans l'infini stellaire où tout est mouvement et vibration, à la ressemblance de ce qui se passe dans la nature et dans la vie.

Qu'y deviendrons-nous ? Y serons-nous malheureux ? N'est-il pas à craindre que nous y subissions les éternelles contingences ? Serons-nous les sujets d'expériences nouvelles ? Ces essais ne seront-ils pas plus douloureux que ceux dont nous sortons ?

Comment pourrions nous répondre ? Comment nos pensées et nos regards pénètreraient-ils l'infini et l'invisible, nous qui ne comprenons et ne voyons même pas la chose par laquelle nous voyons et qui est la source de toutes nos pensées ? Nous ignorons même la gravitation qui paraît être la grande loi des corps.

Tout ce qui nous est accordé dans notre minuscule enceinte, c'est de nous y évertuer vers ce qui nous paraît être le mieux et d'y demeurer héroïquement, convaincu que rien de ce que nous y faisons ne s'y peut perdre.

***

Cette analyse rend mal les doutes, les inquiétudes,

les hésitations du texte et il nous a été difficile de condenser en quelques lignes des pages où la conclusion se dérobe lorsqu'on la croyait proche et où les idées rebondissent sans cesse comme des balles de caoutchouc. Mais telle qu'elle est, elle rend compte de l'impuissance où se débat la raison de M. Maeterlinck. Après avoir proclamé sans l'ombre d'une discussion la faillite des dogmes catholiques, après avoir vainement interrogé les thèmes spirites et théosophiques, voilà qu'il se tourne vers sa seule raison et sa raison ne lui inspire que de vagues et inconsistantes hypothèses, qu'aucun fait expérimental ne vient appuyer et qu'il n'émet d'ailleurs qu'avec mille restrictions.

Il y a quelques jours, par le petit pont de pierres grises qui franchit un de ces canaux mélancoliques chantés par Rodenbach, je pénétrais dans une enceinte tranquille que M. Maeterlink connaît bien et qu'on appelle le béguinage de Bruges. La porte franchie, on aperçoit tout autour d'une place irrégulière plantée de grands arbres, d'humbles maisonnettes aux portes closes, au style suranné. C'était l'heure de l'office. Vers la Chapelle à la façade nue et sans ornements. d'où sortait une rumeur d'orgues, un cortège de bonnes femmes encapuchonnées de noir se hâtait. Oh ! les petits pas discrets n'allaient pas vite ; dans les bons vieux visages ridés des yeux clairs et paisibles semblaient sourire, et les mains croisées sous le châle laissaient voir la tranche d'or d'un vieux missel. — L'une après l'autre, les béguines disparaissaient sous le porche de l'église. — Bientôt, il ne resta plus sur le gazon de la place que l'ombre agitée des grands arbres. Le carillon du beffroi égrena pendant quelques minutes ses notes gaies, puis tout retomba dans le silence et la solitude.

Je ne sais pourquoi ce tableau me hante après la lecture du livre de M. Maeterlinck, et je me plais à songer, non sans ironie, qu'il y a plus de vraie sagesse, grâce au dogme tant méprisé, dans l'esprit de ces humbles filles de Flandre que dans le cerveau de l'un de ses plus grands écrivains.

Que ce soit là ma conclusion.

R. FARAL.

Ce qui concerne la rédaction, réclamations diverses et communications pouvant intéresser la Revue, doit être adressé à Mme Gaston Mery, directrice de l'ECHO DU MERVEILLEUX 70, rue Gay-Lussac, Paris.

Le milieu ambiant

est une source naturelle de forces vitales et psychiques

Tous les penseurs ont pu se rendre compte de l'énorme importance qu'il y aurait à connaître l'origine de la vie sur les planètes. Il en est résulté que de nombreux philosophes et savants ont émis des hypothèses, des théories plus ou moins ingénieuses pour expliquer l'apparition de la vie sur notre Terre. Moi-même, hanté par la recherche de cette solution, j'ai émis un nouveau système de création, que M. Porte du Trait des Ages a résumé avec talent dans un livre récent intitulé : *Philosophie Moderne* (1).

Dans l'atmosphère, dans la masse terrestre, dans les substances fluides et d'origine cosmique qui englobent notre globe, serait-il possible qu'il pût exister des sources naturelles de forces vitales et psychiques?

On comprend combien la solution de ce problème serait capitale, pour établir des théories scientifiques et philosophiques, basées sur des arguments et des preuves scientifiques, et non plus sur le seul raisonnement philosophique. Dans cet ordre d'idées, j'ai écrit, dans le livre cité, un chapitre intitulé : *Une page de philosophie* où je tente de démontrer que notre planète recèle des sources de forces vitales et psychiques naturelles. Je conclus que cette affirmation ne devra étonner personne, attendu que toutes les forces naturelles que nous connaissons actuellement sont représentées, se retrouvent dans notre ambiance sous l'état de forces naturelles. Dès lors, pourquoi les forces vitales et psychiques, que tous les êtres vivants utilisent pour les phénomènes de leur existence, feraient-elles exception à cette loi générale, qui ne connaît pas d'exception?

Des arguments philosophiques sérieux, bien déduits des lois établies par l'expérimentation, c'est déjà quelque chose; mais combien il serait préférable de démontrer directement et par des expériences précises, que notre planète recèle réellement des sources de forces vitales et psychiques naturelles, des sources de *biolicité naturelle*, que nous pourrions constater et vérifier, au moyen des *appareils bioliques* que j'ai inventés dans ce but.

Par analogie et tel qu'il se pose, ce problème reviendrait à faire pour la *biolicité animale* ce que les physiciens ont déjà fait, en démontrant, par exemple, que la Terre et notre atmosphère sont des sources d'électricité naturelle, constatée au moyen d'instruments de physique *ad hoc*, comme les électroscopes, par exemple.

(1) *Philosophie moderne. Essai résumant la philosophie de M. de Tromelin*, par M. Porte du Trait des Ages. — MM. Vigot frères, 23, place de l'Ecole-de-Médecine, Paris. — Prix : 2 fr. 50.

Description des appareils à antennes bioliques pour démontrer l'existence de la biolicité naturelle

Quand j'ai écrit vers 1906 *Une page de philosophie*, je ne faisais qu'exprimer ma conviction, mais déjà j'avais inventé un certain nombre d'*appareils et de girateurs bioliques*, qui devaient me permettre plus tard de trouver une solution expérimentale du problème qui nous occupe. J'avais déjà formulé des lois importantes sur les propriétés curieuses de la biolicité, et publiées en parties en 1907 et 1908 (2), qui devaient m'aider et solutionner ce grand problème.

Je n'ai pas la prétention de déclarer que la solution est complète et définitive; mais déjà je pense avoir ouvert la voie si largement, que les chercheurs n'auront plus besoin que de répéter avec soin et précision les nombreuses expériences que j'ai indiquées, en se servant des appareils inventés dans ce but, qui sont munis d'un dispositif spécial que j'ai appelé : *les antennes bioliques*, et que j'ai réalisé pour la première fois en 1907.

Ces *antennes* peuvent être construites soit en papier fort, soit en clinquants de toutes espèces de métaux; elles peuvent être horizontales ou verticales, selon les points à démontrer; enfin, les *girateurs bioliques* qui les complètent, peuvent être eux-mêmes construits en papier ou en clinquants divers. De plus, pour établir d'autres lois de la *biolicité naturelle*, on peut encore faire usage d'antennes métalliques remplies d'eau chaude à diverses températures ou d'eau froide ou glacée selon les cas.

Les girateurs peuvent être choisis parmi ceux que j'ai inventés, qui sont nombreux et de formes diverses, mais pour cette étude, je recommande spécialement mes girateurs de forme cylindrique, épanouis ou non, et construits en papier, ou en métal, ou clinquants de toutes sortes de métaux divers.

Voici quel est le principe fondamental de mes appareils munis d'*antennes bioliques horizontales* :

Ils se composent en principe 1° *d'une partie fixe*, qui sont les deux antennes proprement dites. Ce sont, en réalité, les deux écrans bioliques, dont je me sers habituellement pour faire tourner mes girateurs sans le concours des mains et rien qu'en me plaçant en face de l'un de mes moteurs ou girateurs, placés sur une table et munis de chaque côté de leurs deux écrans verticaux. Dans ce cas général, il faut la présence de l'homme pour bioliser ces deux écrans, par suite de l'influence polarisante (je dis biolisante), des fluides humains, et l'émission de son fluide biolique qui s'extériorise plus ou moins en faisant tourner le girateur; 2° *d'une partie mobile*, qui est constituée par le girateur influencé par les antennes et destinée à mesurer l'action de la biolicité naturelle sur cet appareil et selon sa vitesse.

Tel est le cas général, mais dans celui qui nous occupe, les écrans doivent être biolisés, influencés, par la biolicité naturelle, qui doit remplir le même office que les fluides vitaux humains, et cela hors de la présence de l'homme.

La différence fondamentale qui existe entre les écrans ordinaires et *les antennes bioliques*, c'est que ces dernières sont beaucoup plus longues et recourbées fortement à leurs extrémités, de manière à embrasser un peu plus du quart de la surface périphérique du girateur cylindrique M (fig. 1).

La figure 1 représente les deux antennes projetées horizontalement *abc*, *dgh*, et dont les extrémités *ab*, *gd*, sont recourbées. Le moteur ou girateur M est du type cylindrique en papier ou en clinquant, et ayant 5 centimètres de diamètre. Il peut être épanoui ou non; c'est-à-dire que son pourtour peut être découpé en lamelles verticales ou non.

Les antennes seront des bandes de carton ou papier fort, ou mieux des lames minces de métal recourbées, ayant dans ce cas 40 centimètres (3) de longueur et 8 centimètres de largeur ou de hauteur.

Les antennes métalliques sont plus énergiques, et j'ai remarqué que quand la longueur atteignait environ 6 fois la largeur de ces bandes, on ne gagnait plus rien.

Enfin, dans d'autres cas, et pour étudier surtout l'influence de la chaleur sur la biolicité naturelle, on fera usage d'antennes métalliques, qui ne sont que des boîtes de métal ayant 40 centimètres de longueur et 8 à 10 centimètres de hauteur et 3 centimètres d'épaisseur (fig. 2). Mais selon les besoins, on pourra faire varier les hauteurs et les épaisseurs de ces longues boîtes plates recourbées, où on voit en *t* une ouverture pour y verser de l'eau chaude ou y mettre de la glace, et aussi pour y plonger un thermomètre destiné à mesurer la température de l'eau de la *boîte-antenne*.

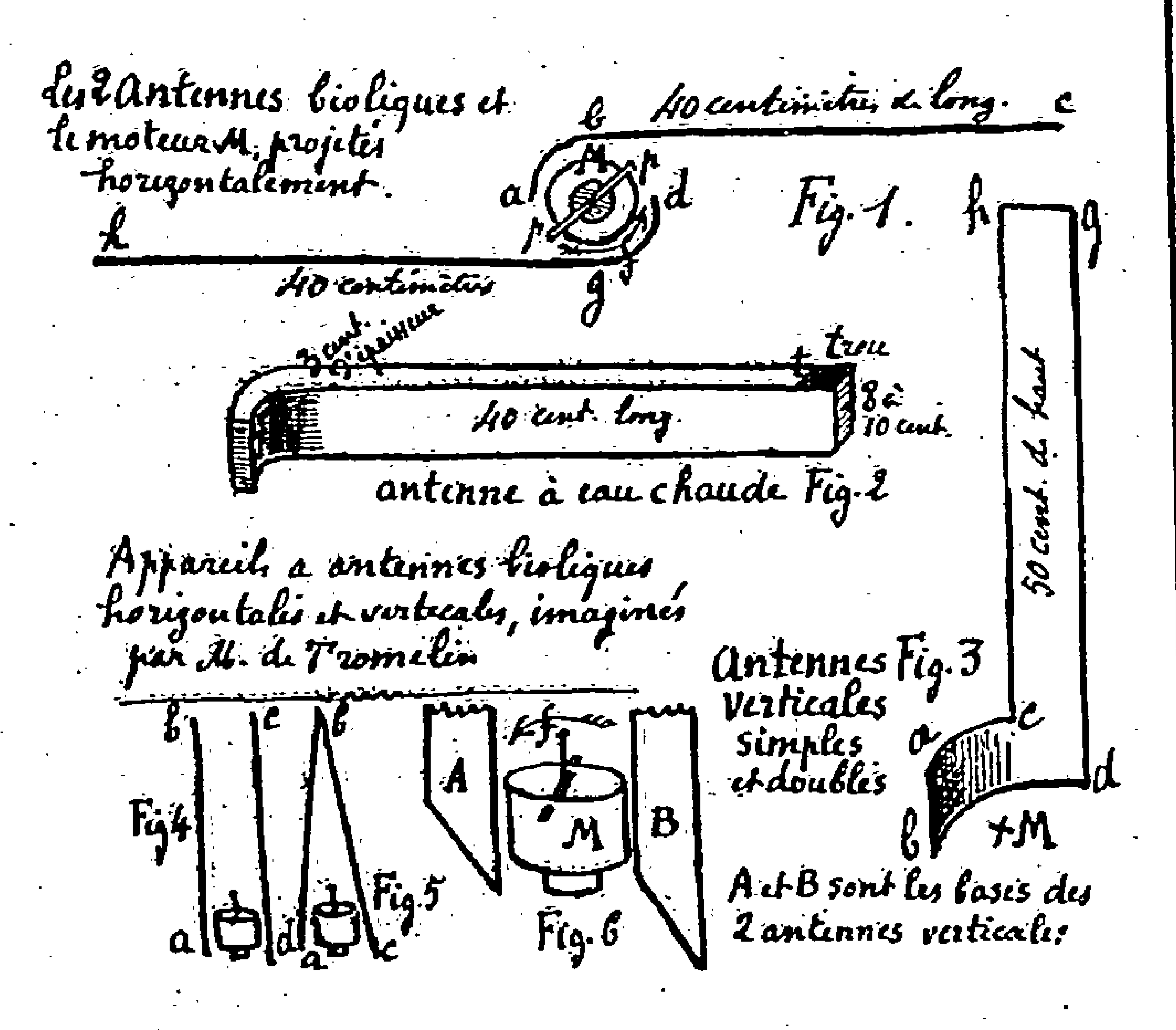
Avec ces antennes à eau chaude, à la température de 40 à 45 degrés, j'ai obtenu jusqu'à 6, 8 et même 10 tours à la minute, *tandis que mon anémomètre biolique restait immobile dans la grande caisse vitrée.*

Ce genre spécial d'antennes servira particulièrement à étudier les effets de la biolicité naturelle dans des vases clos, de métal, de carton, de verre, ou composé de matières mixtes (carton et vitre, métal et verre pour observer à travers le verre la vitesse de rotation des girateurs et anémomètres). En effet, comme je l'ai indiqué dans mes recherches déjà publiées, en vase clos, le potentiel biolique est très faible, et il faut pour obtenir la rotation des girateurs, enlever soit le couvercle ou la vitre qui ferme le vase ou la boîte. J'ai fait cette comparaison, que

(2) *Le Fluide humain et la Force biotique*, par G. de Tromelin. — Un vol. grand format avec dessin et 2 planches. — M. Durville, 23, rue Saint-Merri, Paris. — Prix : 4 francs franco.

(3) Cette dimension de 40 centimètres est une longueur minimum. Elle se rapporte à de petits girateurs, mais la longueur des antennes doit augmenter avec le diamètre des girateurs, par exemple 70 cent. avec un girateur de 6 cent. J'ai été jusqu'à 1 mètre de long, mais il n'y a guère d'intérêt à se servir d'antennes dépassant 75 cent. pour les diamètres des girateurs que j'ai indiqués.

les choses paraissent se passer à peu près de la même façon que pour les ondes hertziennes, qui n'actionnent pas les appareils télégraphiques en vases ou lieux clos, à moins d'y pratiquer une ouverture laissant passer les ondes. Il paraît en être de même pour le fluide biolique animal ou la biolicité naturelle. L'antenne contenant de l'eau chaude a pour but d'*augmenter l'énergie des rotations* où des phénomènes biologiques naturels ou d'origine animale, en vertu de cette loi fondamentale que j'ai établie : la chaleur paraît être un véhicule et un excitant de la force biolique.



J'ajouterai que l'empêchement du rayonnement biolique dans le sens vertical, qui se fait sentir si nettement dans les vases ou boîtes munis de couvercle, est assez sensible pour se manifester même dans une armoire vitrée close, si une étagère de l'armoire est trop rapprochée d'un appareil en expérience, muni d'antennes, placé sur l'étagère en-dessous. C'est-à-dire que dans des armoires closes et vitrées, il est nécessaire d'enlever l'étagère de bois qui surplombe mes appareils à antennes.

Je terminerai la description de ces nouveaux instruments biologiques, en disant un mot des antennes verticales, qui ont pour but d'examiner les radiations biologiques terrestres dans le sens de la verticalité plus spécialement, comme en physique on étudie pour le magnétisme terrestre l'action des deux composants du magnétisme terrestre sur l'aiguille aimantée (boussole des sinus), dans le plan horizontal et dans le plan vertical.

On pourra fabriquer des *antennes verticales* de 40 à 50 centimètres de hauteur en papier ou en carton, maintenues par une légère potence en fil de fer. Mais puisque mes expériences très nettes démontrent que les antennes métalliques ont environ moitié plus d'énergie biolique que les antennes de carton pour faire tourner mes girateurs, il sera préférable de se servir d'antennes verticales construites avec des lames minces de métaux divers. Ces dernières munies d'équerres métalliques à la base, peuvent, en outre, se maintenir verticalement sans potence ni aucun support, en les fixant sur une planchette au moyen de petits crampons ou de punaises de dessinateur.

J'ai déjà étudié dans mon ouvrage l'action de cartons (ou de lames métalliques) placés verticalement et influençant mes girateurs. Ces lames étaient pliées en forme d'angle dièdre ou recourbées en forme de gouttière, le moteur étant placé dans le creux ainsi formé par ces écrans verticaux; mais, dans ce cas, il fallait la présence de l'homme ou le concours de ses mains. Pour étudier l'action de la biolicité terrestre ou plutôt atmosphérique dans ce cas, ce n'est donc encore que l'extension des mêmes principes et des mêmes écrans modifiés un peu pour la circonstance.

Si les antennes sont en carton ou clinquant, on les maintient verticales au moyen de légères potences ou supports en fil de fer. Si le métal est assez épais pour se tenir droit sans support, on le maintient au moyen d'équerres fixées à la base de l'antenne. Le tout est monté sur une mince planchette pour permettre le déplacement de l'appareil.

La figure 3 représente l'une de ces antennes en aluminium *abcdgh*. La partie *cab* est recourbée comme les antennes horizontales pour déterminer le sens de la rotation du moteur M placé au centre de la courbure.

Toutefois, avec les antennes plates absolument ou en forme de gouttière, la rotation devient quelconque, en laissant les actions de la biolicité naturelle se produire, à moins de mettre deux antennes verticales, disposées comme le montrent les figures 4 et 5.

Dans ce cas, les bases des deux lames de métal A et B sont disposées comme le montre la figure 6, cette disposition étant d'ailleurs celle que j'emploie pour placer deux écrans biologiques à droite et à gauche du girateur M. Ce dispositif donne de meilleures espérances.

Naturellement, *et comme je l'ai fait pour tous mes genres d'écrans*, on essayera aussi des *antennes à eau chaude verticales*, constituées par des boîtes plates de mêmes formes et pleines d'eau chaude à diverses températures et aussi d'eau glacée, surtout pour les expériences dans des vases ou grandes boîtes closes de toutes parts, *sauf par le haut* (protégé si on veut par du tulle). On fera les observations de loin au moyen d'un miroir incliné à 45 degrés et réfléchissant le moteur ainsi enfermé, comme je l'ai indiqué pour les *antennes à eau chaude horizontales*.

J'en ai construit de toutes sortes, et les résultats ne sont ni nets ni brillants, comme avec les antennes horizontales. Malgré la courbure *c a b*, et avec un girateur et antennes en aluminium, j'ai même observé des girations inverses du sens normal ; ce qui est moins net avec les girateurs de papier. C'est à ce point que je me suis alors demandé s'il existait une *biolicité terrestre* et une *biolicité atmosphérique* de sens contraires, comme on le remarque pour l'électricité terrestre et atmosphérique, qui sont de noms contraires généralement. Cela ne prouverait pas qu'il

existe deux biolicités différentes. Mais ce qui est certain, parce que je l'ai démontré (voir, par exemple, mon girateur-girouette à une seule lame), c'est que même en admettant que le corps ne renferme que la même *biolicité animale,* tous les objets, écrans tables, girateurs, etc., sont biolisés avec une partie de biolicité positive et l'autre partie ou extrémité biolisée négativement. Si cette polarité n'est pas apparente sur les mains ni sur le corps humain, elle est observable sûrement sur tous les objets biolisés (voir mon ouvrage à ce sujet).

Malgré les maigres résultats obtenus avec les antennes verticales, il est fort utile de signaler ces dispositifs variés, qui ne sont qu'à leur début. Si la composante biolique dynamique et atmosphérique est dirigée dans le sens vertical, il serait préférable de disposer les girateurs avec deux pivots et un axe horizontal. Malheureusement, tous les girateurs à deux pivots et un axe horizontal. Malheureusement, tous les girateurs à deux pivots horizontaux ou verticaux sont très difficiles à réaliser pour les raisons que j'avais données à M. de Backère, qui en a publié le schéma (p. 14) dans sa conférence. Seuls, des horlogers où des ouvriers habiles peuvent réaliser les girateurs à deux pivots. J'en ai réalisé un bon nombre moi-même, mais, je le répète, tous ces appareils à deux pivots sont inférieurs à ceux qui ne sont suspendus que sur un seul pivot.

En résumé, pour ces antennes verticales, c'est une étude à reprendre à fond, et il y a lieu de croire qu'on arrivera à de meilleurs résultats avec les appareils convenables, au lieu de simples oscillations mal définies, qui ne permettent pas d'en déduire encore des lois au sujet de la biolicité naturelle et de la biolisation naturelle des corps dans le sens vertical. Pourtant elle existe sûrement, et je pense pouvoir publier bientôt de bons résultats.

D'ailleurs, je ne fais ici qu'esquisser ces questions si importantes, attendu que j'ai promis à mon collaborateur de Saint-Pétersbourg, M. Pravdine, de lui permettre de publier le premier mes recherches sur les antennes bioliques.

Cet opérateur zélé et intelligent a eu la patience et le mérite de répéter et de contrôler une partie des expériences sur la biolicité naturelle, au moyen de mes appareils à antennes, dont je lui ai adressé les dessins précis.

Cette question le préoccupe comme moi très vivement, et nous avons échangé à ce sujet une grosse correspondance. Déjà, M. Pravdine avait fait paraître dans la revue de MM. Durville, en 1912, quelques appareils ayant le même but que ceux que je viens de décrire sommairement, et où une source de chaleur intervient, ce qui est un grave inconvénient pour la démonstration de la réalité de la biolicité naturelle. Cet inconvénient n'existe plus avec les nouveaux appareils à antennes. Je le répète, je veux laisser à M. Pravdine le plaisir de rendre compte de mes appareils, et en détail, puisqu'il est le premier à en avoir compris la haute importance.

(*A suivre.*) G. DE TROMELIN.

Les étranges pouvoirs de la main humaine

Le Dr Gaston Durville nous adresse la communication suivante :

On criait jadis folie ou charlatanisme quand quelque empirique relatait une cure de maladie organique qu'il avait obtenue en imposant les mains. Nous n'en sommes plus là, désormais, à cette époque : le Magnétisme est entré décidément dans la voie de l'expérimentation rigoureusement contrôlée, et l'on entrevoit le jour où les savants de toutes écoles devront considérer avec déférence le fluide tant décrié, tant nié, dont les occultistes ont toujours affirmé l'existence. Nous en ignorons encore la nature, mais qu'importe, nous connaissons au moins maintemant certaines de ses propriétés ; n'est-ce pas là l'essentiel ?

C'est à l'étude de ces propriétés que je me suis livré. Les expériences ont été longues et délicates ; elles ne sont même pas encore terminées, je les poursuis.

Le *Petit Parisien* m'a fait l'honneur de s'intéresser à mes travaux. Un de ses reporters, M. Paul Lagardère, voulut bien constater les résultats ; je le remercie d'avoir eu le grand courage de divulguer dans le grand public des résultats qui choqueront peut-être bien des sceptiques, et qui les obligeront peut-être à envisager la question des Forces mal définies émises par l'homme autrement que comme illusion ou jeu de foire.

Je laisse maintenant la parole au *Petit Parisien.*

LES MICROBES TUÉS PAR LE MAGNÉTISME !

Lors du dernier congrès de psychologie expérimentale qui se tint à Paris sous la présidence d'honneur de M. Emile Boirac, recteur de l'académie de Dijon, un jeune médecin, le Dr Gaston Durville, présenta aux membres du congrès une main humaine momifiée, sans intervention d'agent calorique ou chimique, par le seul moyen des passes magnétiques.

L'expérience, contrôlée par huit médecins, fut cependant contestée parce que le Dr Gaston Durville ne pouvait présenter qu'une main momifiée de cette manière.

— Si vous nous présentiez deux mains, lui dit-on, l'une momifiée par vos passes magnétiques, l'autre *provenant du même cadavre,* abandonnée aux influences diverses de la lumière, de la chaleur et de la froidure, votre expérience serait probante. Mais en l'absence de cette seconde main, témoin de la première, nous ne pouvons nous prononcer...

— Et si, dit le docteur Durville, je vous apportais deux organes quelconques, prélevés sur des animaux, l'un sou-

mis à mes passes magnétiques, l'autre abandonné à lui-même, le premier réduit à l'état de siccité absolue, et le second complètement déliquescent ?

— L'expérience, dirent les contrôleurs, serait intéressante...

— Je la tenterai, dit le jeune savant...

FOIES DE COBAYES ET CULTURE SUR GÉLATINE

Plein de son projet, il résolut de donner à son expérience toute l'ampleur nécessaire. Deux cobayes furent sacrifiés, le 18 avril dernier, — il y a donc environ un mois, — et leurs foies tout vifs furent insérés dans deux moules à soufflés, préalablement stérilisés. Ces deux foies furent couverts avec des vitres. Puis, sans perdre de temps, les expérimentateurs, en l'espèce le docteur Gaston Durville et Mme Raynaud. commencèrent l'expérience.

Cinq ou six fois par jour, l'un des deux foies, toujours le même, fut magnétisé, à découvert, tantôt par le docteur Durville, tantôt par Mme Raynaud, chaque séance durant au plus cinq minutes. Pendant le même laps de temps, le foie témoin était découvert.

Quelques jours plus tard, le docteur Durville ensemençait sur gélatine et sur gélose-gélatine une culture très vive de moisissure, connue sous le nom de *Penicillium*.

La culture sur gélatine fut laissée tranquille, la culture sur gélose-gélatine fut magnétisée.

Enfin, le jeune savant tenta plus encore.

Il ensemença trois tubes avec une culture très virulente de bacille d'Eberth, c'est-à-dire avec le microbe de la fièvre typhoïde.

Et cinq six fois par jour, les tubes sortis de leur étuve à 37° furent l'un magnétisé par la main droite, le second par la main gauche, le troisième laissé intact.

Et j'ai assisté hier matin, à la constatation des résultats: ils sont déconcertants et bien faits pour rendre rêveurs les plus incrédules.

RÉSULTATS CONTROLÉS

Les foies de cobayes furent d'abord examinés. L'un, le non-magnétisé, ainsi qu'en témoigne l'étiquette apposée sur la vitre qui le couvre, est dans un état indescriptible, déliquescent, séreux, et répand une odeur abdominable. L'autre, celui qui subit les passes magnétiques, est devenu jaunâtre et présente sur sa surface des granulations dues à des moisissures avortées... Son odeur est forte, mais non insupportable.

— Mon erreur, dit le docteur Durville, fut de mettre ces foies dans des coupelles, où fâcheusement, ils baignèrent continuellement dans les liquides émis... mais l'expérience, telle quelle, est assez concluante...

On examina ensuite les cultures de *Penicillium*. La première, faite sur gélatine, possédait de longues barbes de moisissures, des filaments opalins de belle venue et les neuf points ensemencés s'étalaient comme de larges chancres. La seconde sur gélose-gélatine — *milieu plus favorable et plus nutritif que la gélatine pure* — montra un duvet de moisissures à peine visible et les neuf points d'ensemencement étaient à peine gros comme des grains de chenevis...

Enfin, les tubes ensemencés avec le bacille d'Eberth furent examinés : dans les tubes magnétisés, les cultures étaient tuées : dans le tube témoin, les dangereux bacilles foisonnaient par millions...

— Pour chaque expérience, dit le Dr Durville, les conditions ont été rigoureusement identiques. Quand le premier foie de cobaye était magnetisé à découvert, le second était exposé à l'air libre durant le même laps de temps... Il en fut de même pour les cultures sur gélatine et sur gélose-gélatine. Quant aux tubes, ils n'ont jamais été débouchés au cours des expériences. Et les résultats acquis, avec les foies, organes éminemment putrescibles, avec les cultures en coupelles et les cultures en tubes m'autorisent à affirmer que *les radiations magnétiques émises par l'homme dans des conditions déterminées sont microbicides, et empêchent la production des phénomènes de putréfaction.*

CE QUE DIT L'EXPÉRIMENTATEUR

— Qu'allez-vous tenter maintenant ? ai-je demandé au Dr Durville. Et que concluez-vous de ces expériences ?

— N'allons pas si vite, dit modestement le jeune savant. Je vais recommencer ces expériences dans d'autres conditions, voilà tout. Quant à conclure je m'en garderai bien, pour le moment du moins. Mais, tout incomplètes qu'elles soient, ces expériences prouvent, une fois de plus, que l'on a tort de ne pas étudier plus sérieusement qu'on ne le fait les radiations émises par le corps humain.

« Quoi ! poursuit le Dr Durville en s'animant, on étudie les radiations des métaux, les rayons X, les phénomènes du radium et l'on ne prête aucune attention aux formes obscures dont l'homme est à la fois le producteur, le bénéficiaire ou la victime ? On hausse les épaules quand on parle des miracles — le mot n'est pas trop fort — qu'engendre le magnétisme, scientifiquement appliqué..

« Oui, je sais... C'est que, dans cet ordre d'idées, on s'engage dans l'inconnu. Et après? L'inconnu d'aujourd'hui est peut-être la lumière véridique de demain. Et l'étude des forces obscures, des puissances inconnues dont nous sommes entourés ne peut qu'être profitable à la science... Le magnétisme n'est plus une amusette de jongleurs, un truc de charlatans. C'est une force dont on peut, dont on doit se servir, une force émise par l'organisme humain, au même titre que la lumière émise par les corps incandescents, une force dont on ne connaît pas le pouvoir ni les limites et que nous ne voulons dépouiller de l'absurde légende dont on l'a entourée. Ce n'est pas une force occulte, c'est une force matérielle, qui émane non des névropathes, des hystériques, des malades, mais des sujets sains, bien portants, solides, une force qui tue les germes mauvais, une force qui est l'émanation directe de la vie... que nous soumettons aux rigueurs de la méthode expérimentale et à qui, un jour ou l'autre, nous arracherons son secret ! Est-ce que cela, dites, n'en vaut pas la peine?

L'Avenir météorologique

[*Le savant abbé Th. Moreux, directeur de l'Observatoire de Bourges, écrit :*]

... Toutes les *onze* années, en moyenne, le ciel du Soleil s'assombrit ; des taches naissent dans sa haute atmosphère, les éruptions redoublent d'activité, l'orage gronde, la tempête fait rage, bouleverse les éléments, soulève des vagues de feu d'une prodigieuse hauteur, brasse, en un mot, toute la matière solaire ; il n'est donc pas étonnant que notre petit globe, perdu dans l'espace et qui capte au passage des parcelles du rayonnement solaire, ressente ces fantastiques trépidations.

La Terre est donc à la fois un thermomètre extra-sensible et aussi une boussole qui décèle non seulement les hausses de température du Soleil, mais encore toutes les transes électriques de celui qui l'éclaire et la vivifie.

En ce moment, l'activité du Soleil renaît, les taches vont augmenter à sa surface, des éruptions se préparent et bientôt les astronomes, sans cesse à l'affût derrière leurs puissants télescopes, vont assister au renouvellement de ces phénomènes intéressants d'où dépendent les circonstances de notre vie terrestre.

Dès l'année 1902, j'ai montré quelles conséquences il faut tirer de ces faits dont j'avais entrepris l'étude systématique depuis des années. Voici les conclusions auxquelles je suis arrivé et qui intéressent tous mes lecteurs.

Tremblements de terre probables avec éruption de grisou, fin 1913 et année 1914. Gare aux régions menacées !

Reprises des mêmes phénomènes en 1917 et vers 1919.

Orages magnétiques accentués vers 1915-1916.

Fréquence croissante des aurores boréales dont l'intensité redoublera jusqu'en 1918.

On le voit, mes moyens actuels ne me permettent pas de fixer tout cela à un mois près, mais à mesure que j'établis le Bulletin de santé du Soleil, que je suis les fluctuations de son état physique, tout se précise, et c'est par de semblables méthodes que j'ai pu un mois avant l'événement, prévoir la malheureuse crise sismique qui a ruiné Messine et peu après la Provence ; que j'ai pu, par l'organe du *New-York Herald*, annoncer la veille le grand tremblement de terre qui devait raser San-Francisco le jour suivant.

Ce n'est pas tout, l'examen de la vie du Soleil m'a permis d'autres conclusions non moins intéressantes pour nos agriculteurs.

La chaleur solaire passe par un violent maximum tous les 34 ou 35 ans. Ce sont ces hausses de température qui règlent notre climat par périodes assez nettes dans notre Europe occidentale.

Sans entrer dans les détails, je ferai observer que grâce à mes théories publiées dès 1903 — je précise les dates pour établir une priorité incontestable — j'ai pu prédire :

1° Le cycle pluvieux et humide dont nous avons été gratifiés depuis quelques années.

2° Les grandes inondations auxquelles personne ne voulait croire tout d'abord ; qu'on crut localisées ensuite en telle ou telle région.

Mais les observations ont infligé un cruel démenti à ceux qui demeuraient sceptiques en face de ces prévisions à longue échéance.

Nous savons maintenant que pluies et inondations ont atteint la Terre tout entière : Europe, Asie et plus récemment l'Amérique, d'une façon, non imprévue pour moi, mais un peu déconcertante, malgré tout, par l'ampleur des désastres.

Chez nous, en France, et dans une bonne partie de l'Europe, la moyenne des pluies va diminuer, et à la longue période humide va bientôt succéder une longue période sèche qui s'étendra de 1918 à 1935.

Mais déjà et avant l'année 1918, nous allons commencer à sentir cette nouvelle influence, les pluies vont diminuer d'intensité, les inondations seront moins fréquentes, le niveau des grands lacs européens va baisser peu à peu, les années de bon vin se multiplieront et toutes ces indications sont précieuses pour tous ceux qui vivent de la Terre, du produit de ses vignes et de ses moissons que mûrit le Soleil.

Choses de l'Inde

[*Voici une très curieuse lettre de l'Inde, datée du 13 mai.*]

Le théosophisme est très en vogue parmi les Hindous éduqués. Or, cette « maçonnerie blanche » vient d'entrer dans une phase qui ne contribuera pas à lui rendre son lustre très obscurci depuis quelque temps. Il est à remarquer que bien des sectes antichrétiennes ont généralement une période de vogue, une période de dupe et une période de boue, ou — si l'on veut, — une période brillante, une période obscure et une période sale. Le théosophisme, dans l'Inde, en est apparemment à la dernière, et la crise qu'il subit suffirait à

le discréditer pour toujours si ses adeptes avaient seulement le désir de voir clair.

Annie Besant

La vogue dont il a joui ces dernières années, dans l'Inde, est due en grande partie au talent incontestable de Mme Annie Besant, cette magicienne d'Occident qui, après avoir embrassé et renié successivement plusieurs religions, a réussi à imposer sa personnalité à une partie notable de la haute société indienne, et à lui faire croire à peu près ce qu'elle veut.

Avant elle, le théosophisme n'était qu'un éclectisme assez vague, faisant profession de prendre ce qu'il y a de meilleur dans les religions. Comme dans toutes les Sociétés modernes, on y parlait beaucoup de la « paternité de Dieu », de la « fraternité humaine », d'altruisme et de philanthropie. Après un séjour dans l'Inde, Annie Besant eut vite compris qu'un grand nombre d'Hindous étaient désormais trop éduqués pour professer l'hindouisme non épuré, et pas assez courageux pour le renier. Elle vint à leur secours en le lavant et en le greffant sur le théosophisme, ce qui ne déplut pas non plus aux esprits occidentaux engoués de mysticisme oriental.

Sous sa direction, le théosophisme prit donc une forme hindoue, et les Hindous de la meilleure société y entrèrent en grand nombre. Elle-même se fit Hindoue, vécut comme une Hindoue, admit les doctrines hindoues du karma et de la métempsychose, donna aux croyances théosophistes une terminologie hindoue.

La principale croyance du théosophisme désormais hindouisé est celle-ci : sur l'autre versant de l'Himalaya, au Thibet — notez la distance, — il y a une assemblée de sages « mahatmas », dont le principal est le Bodhisatwa, le « Jagadgura », ou « Christ », dont la fonction est de s'incarner chaque fois que le monde a besoin d'un nouveau testament. Quelquefois, pour s'incarner, il prend simplement, pendant quelques années, possession du corps d'un disciple qui s'abandonne à lui complètement. C'est ainsi que ce Christ est apparu en Moïse, en Jésus, en Mahomet, en Budda, en Krisha, etc., etc. Mme Besant le sait positivement en qualité de clairoyante, et, dans ses vies antérieures — car elle est déjà née plusieurs fois, — elle a fait plusieurs fois le voyage du Thibet avec Sri Krishna ! Elle a eu ainsi l'avantage de converser avec les mahatmas, qui lui ont fait des révélations mystérieuses ; elle est du reste en communication constante avec eux. A la mort du colonel Olcott, ils lui ont fait savoir positivement qu'elle devait prendre la direction de la Société, malgré sa répugnance et l'opposition d'un grand nombre !...

Préparation du nouveau Christ

Devenue présidente du théosophisme, elle se mit à parcourir le monde et, grâce à son pouvoir d'éloquence la Société s'est beaucoup étendue, si bien qu'on a dû la diviser en sections. Il y a les sections américaine, anglaise, belge, française — dont Charles Blech est secrétaire, — et surtout la section hindoue, qui a toujours eu les préférences de la présidente. Aussi, quand elle ne voyage pas, elle réside habituellement à Adyar, près de Madras, où la Société a son établissement central. Dans cet établissement, elle a graduellement ramassé un groupe choisi de jeunes gens dont elle a confié l'éducation à son lieutenant et ami intime, Leadbeater, ministre anglican défroqué, un « clairvoyant » lui aussi, naturellement, en relation avec les mahatmas du Thibet. La formation qu'il donne à ces jeunes gens a pour but de préparer en eux des vases d'élection, de sorte que lorque le nouveau Christ voudra s'incarner, il trouve des corps tout prêts, et n'ait que l'embarras du choix. Est-il impudence plus grande ! C'est précisément là que les mahatmas allaient être pris en défaut et que la Providence allait confondre la Société et sa présidente.

***

Dans l'établissement d'Adyar, se trouvent, en 1909, J. Krishnamurti et Nityananda, fils d'un brahme, sous-magistrat pensionné qui remplit les fonctions de secrétaire pour la section ésotérique de la Société. Les manières de ces jeunes gens frappent vite Leadbeater ; il fait amitié avec eux — Krishnamurti surtout — et usant de son don de clairvoyance, il se met à étudier leurs vies antérieures. Aussi loin que son œil « akacique » peut pénétrer, il est stupéfait, de ne lire qu'une longue suite de sacrifices et d'abnégation, promesse infaillible du grand rôle qu'ils sont appelés à jouer.

Leadbeater se met alors à leur donner une éducation très spéciale. Sous sa direction active, Krishnamurti a soudainement des visions pendant lesquelles il converse avec le Christ à venir. Ces conversations sont livrées à la publicité dans un volume intitulé *Aux pieds du Maître*, livre singulier qui fait du bruit. Après son initiation mystique, il entre en un transport de plusieurs jours pendant lesquels son corps n'est qu'une masse inerte tandis que son âme est absorbée dans la « Bonté suprême ».

Le culte du « Krishnamurtisme »

Mme Besant se hâte alors de s'assurer la possession de ce vase d'élection. Grâce à des membres influents de la Société, tel que sir Subramanya Ayer, elle réussit à se faire donner par Narayanamurti, le père des deux enfants, un papier la constituant la seule gardienne de ces « fils de la promesse ». Puis elle les confie immédiatement à Leadbeater pour parachever leur préparation mystique. Tout marche à souhait, pendant quelque temps ; le rôle futur des pupilles se précise, surtout celui de Krishnamurti, et la sorcière commence à y faire en public des allusions

voilées. « Ce que je vous dis là, je le dis à tous : veillez ! dit-elle en 1908, dans l'assemblée générale des directeurs de la Société, le seigneur du monde, Maîtreya, le Bodhisatwa va venir ; l'Occident et l'Orient sont dans l'attente ! » En 1910, dans une conférence, à Adyar, « elle entend déjà le bruit de son char roulant dans les gorges de l'Himalaya ».

Un nouveau culte se développe petit à petit, sous le manteau ; on organise des processions dont Krishnamurti est le centre d'adoration, on lui donne une garde de corps, un secrétaire privé dans la personne de M. Arundale qui quitte sa charge de recteur du collège hindou de Benarès, pour se dévouer à la personne du nouveau Messie. En 1911, l' « Ordre de l'Etoile de l'Orient » est établi dont Krishnamurti est le chef et Mme Besant la vice-présidente. Ceux qui croient en Krishnamurti — le vahana du nouveau Messie — se pressent d'y entrer, et, dans une cérémonie spéciale à Bénarès, les agrégés défilent devant lui, recevant de sa main bénie leur certificat d'agrégation. On se sent pénétré de respect en sa présence, un air mystérieux flotte dans l'atmosphère, l'enthousiasme gagne tous les assistants ; alors on se prosterne à terre, reconnaissant en cet enfant de 14 ans transfiguré, le Seigneur Maîtreya, le Christ à venir... ! Le krishnamurtisme était né et il menaçait de déplacer le centre du théosophisme, quand, comme un coup de tonnerre, éclate le scandale.

« L'homme aux théories immorales »

L' « homme divin », l' « arhat qui a vu le logos » et « soutenu les regards du Maître du monde », Leadbeater est accusé de déformer plutôt que de former les enfants qui lui sont confiés. Sous prétexte de les aider à être chastes, il leur enseigne les pratiques immorales. Les accusations se précisent ; mis en devoir de s'expliquer, le clairvoyant expose ses théories avec un cynisme déconcertant.

Cela ne calme pas la tempête, on réclame sa sortie de la Société. Mme Besant en est toute contrariée ; elle le prie de ne plus enseigner ses théories aux jeunes gens tout en le laissant libre de les conserver pour son compte. Un mandement daté de Paris et signé des deux amis fait savoir au monde que le remède ne serait plus enseigné. Narayanamurti, le père des deux enfants, n'est pas satisfait ; il demande que ses fils n'aient plus rien à faire avec Leadbeater. La présidente alors les fait voyager en Birmanie, en Angleterre, en Italie où, par hasard naturellement, on se retrouve en famille avec Leadbeater. Narayanamurti presse toujours, puis menace, puis finalement n'étant pas écouté et trouvant que la comédie avait assez duré, il met le cas en Cour devant le juge du district de Chingleput, en octobre dernier, réclamant que ses enfants lui soient rendus et que Mme Besant, qui avait manqué à ses engagements, soit condamnée aux frais du procès.

Cause célèbre

Le cas est déféré à la Haute Cour, à Madras, et le public attendait l'issue du procès avec impatience. La cause était célèbre avant d'avoir été entendue.

Elle s'est ouverte le 20 mars dernier, et bien que seuls fussent en cause Mme Besant et Naraynamurti, personne ne s'y est trompé, c'était le procès du théosophisme qui allait être fait. Aussi les séances ont-elles été suivies avec une attention extraordinaire, tant dans l'Inde qu'en Amérique, où la Société est très florissante. Pendant deux semaines, ce fut un déballage journalier du linge sale du théosophisme, et les journaux ont reproduit fidèlement toutes les dépositions, dont quelques-unes auraient dû être faites sous le huis clos, celle de Leadbeater, par exemple. Opinions personnelles ! s'est écriée Mme Besant, oui, mais que penser d'une Société qui confie l'éducation de sa jeunesse à un pareil maître ? Dans ce procès on parla de tout, de visions, de transes, de transfiguration, d'apparitions, de Messie, d'attente générale, d'influence astrale, etc., etc., et cela dans une phraséologie exotique empruntée à toutes les religions. Ce fut une revanche du bon sens sur la crédulité d'espris soi-disant éclairés et libres ! Le jugement a été rendu le 15 avril par le juge de la Haute-Cour, Bakewell. Déconcertant pour quelques-uns, il est cependant très pondéré. Les enfants sont rendus à leur père qui en retour est condamné aux frais du procès parce que ses accusations contre Leadbeater n'ont pas été prouvées. C'est décidément « un homme aux théories immorales », mais il n'est pas prouvé qu'il les ait mises en pratique sur les enfants en question.

C'est une victoire à la Pyrrhus, mais elle est suffisante. La papesse voulait surtout empêcher que les enfants lui fussent enlevés ; c'est pour cela que, malgré ses cheveux blancs, elle s'est résolument jetée dans l'arène, usant de tous les arguments pour atteindre son but. Dans son discours final — elle a tenu à se défendre elle-même, — elle a essayé d'influencer le juge en disant de ne pas faire attention à sa personne, elle est vieille, mais de ne pas oublier qu'elle était la présidente d'une Société universelle qui la regardait comme sa directrice spirituelle. Lui enlever ses enfants serait insinuer qu'elle n'est plus digne de son rôle de « mère des âmes » ; ce serait de plus une tache indébile au nom de Leadbeater, son fidèle ami. Condamnée, elle espérait du moins que ses enfants lui reviendraient un jour.

Appréciations des journaux

Tous les journaux ont reproduit le jugement et l'ont généralement approuvé... Quelle leçon qu'une renégate chrétienne, devenue Hindoue à qui les Hindous font la morale ! Voici quelques appréciations.

Le *Poona Mail* : « Mme Besant, en se liant étroite-

ment avec un homme qu'elle dit être en passe de devenir dieu, qui a vu des choses mystérieuses dans Mars et Vénus, a conversé avec le directeur des évolutions, s'est rendue coupable de blasphème. » — Le *Leader d'Allahabad* : « Nous sommes content que ces deux enfants aient échappé au péril de la déification. » — L'*Indian social reformer* : « Nos sympathies n'ont jamais été avec le mouvement théosophiste, parce que la société hindoue du sud de l'Inde y était entrée surtout pour faire échec aux réformes sociales. L'occultisme finit toujours en pratiques inavouables. » — Le *Maharatta* : « Quel esprit original aurait jamais imaginé de confier à un tel professeur e soin de préparer des enfants pour être les véhicules de la seconde incarnation du Christ ! Plus fort que cela, quelle impudence de vouloir faire revivre l'indouisme par le moyen de la direction d'un groupe de sages habitant les cavernes de l'Himalaya... ! » — Le *Manorawo* : « La Cour a bien fait de faire crouler tout cet échafaudage de déification.

Triste spectacle

Voilà où en est venu ce théosophisme tant vanté comme devant être la religion de l'avenir. Ce qui étonne en tout cela, c'est la volumineuse crédulité de ces esprits supposés affranchis du servilisme des dogmes. Nous avons une fois de plus la vérification des paroles de saint Paul aux Romains : « Ayant connu Dieu, ils n'ont pas voulu le servir et Dieu les a livrés à leur sens réprouvé ». La sirène a fait bon usage de sa voix enchanteresse pour tout expliquer, mais elle n'a quand même pu se tirer du bourbier sans maculer sa robe de prêtresse.

Pour nous, habitués à compter sur la Providence pour la justification de notre foi, il ne nous déplaît point d'avoir assisté à l'effondrement dans la boue d'une Société antichrétienne, espèce d'antichambre de la maçonnerie internationale avec laquelle elle a partie liée. Si Mme Besant a l'occasion de pérorer encore en Sorbonne, ce ne sera plus avec la même assurance. Son charme a été en partie rompu et son influence amoindrie. Et ce n'est pas trop tôt. Il y a déjà trop longtemps que cette femme, aux cheveux blancs, donne au monde païen l'écœurant spectacle d'une personne insurgée contre sa race et sa religion, flattant les aspirations et les appétits d'une nation déjà trop pleine d'elle-même, en la donnant comme le peuple religieux par excellence, le peuple choisi, et recevant en échange de ses apostasies l'adulation et même le culte d'un groupe d'initiés aveuglés par l'orgueil.

(*Croix*). DEVADASS.

Nous prions les abonnés dont l'abonnement est expiré de vouloir bien nous adresser de suite le montant du renouvellement, afin de ne subir aucun retard dans le service de Revue.

ÇA ET LA

David.

Le 27 mai a eu lieu, salle Gaveau, devant une très brillante assistance et au profit des œuvres catholiques de Palestine, l'audition de *David*, opéra biblique, poème de M. l'abbé Gaffre, musique de M. A. Dietrich.

Cette représentation, disons-le tout de suite, a obtenu le plus vif succès. Il faut espérer qu'une grande scène réclamera cette belle œuvre, qui triomphe avec des moyens restreints.

La soirée commença par une brillante conférence de l'abbé Gaffre, qui parla avec une ferveur à la fois poétique et religieuse du chanteur inspiré que nul n'avait encore chanté.

La musique de Dietrich est digne du poème — lequel est d'une grande beauté.

Il faut citer la cantilène du jeune berger David dont la voix de M. Plamondon rend merveilleusement l'infinie douceur.

Les chœurs qui accompagnent les tragiques cris de désespoir de David pleurant la mort de Saül leur donnent l'élan d'une passion sublime. Dans cette élégie il y a notamment une phrase d'esquise tendresse : David pleure la mort de Jonathas : « O Jonathas, mon frère, mon âme... » M. Plamondon met dans cette phrase toute son âme. Il vibre de toute cette beauté lyrique qu'il interprète avec conviction.

Mme Bessonneau est une musicienne accomplie. Elle a une belle voix de soprano et montre une intelligence profonde de la déclamation lyrique. Elle a chanté splendidement son grand air du deuxième acte. Elle réalise par son talent noble et pur, la belle âme de Michol et son héroïque effort pour sauver son royal époux.

M. Boucret, dont la belle voix de baryton résonne magnifiquement interprète avec maîtrise le rôle de Saül.

M. Paurez, ténor léger, dont le timbre de voix est très agréable, a très dignement représenté Jonathas.

M. Boyer, des Concerts-Colonne, avait la mission délicate de diriger les ensembles vocaux. Il s'en est acquitté avec autorité.

Mais quel dommage que l'orchestre n'ait pu faire sa partie dans ce bel ensemble !

La Pisanelle ou la mort parfumée

Il y a bien du merveilleux dans la nouvelle pièce de Gabriele d'Annunzio que joue avec éclat Mme Ida Rubinstein au Châtelet. Le poète italien a même voulu que tout y fût merveilleux, même la langue. Et il l'a écrit en vers blancs, décasyllabes et hexamètres repétés, vieux rythme retrouvé par lui, paraît-il, dans la *Silvanyre ou la morte vive* d'Honoré d'Urfé.

O l'étrange dessein d'un poète surfait
Qui de tant de héros choisit le bon d'Urfé !

comme a dit (ou à peu près) Boileau.

Voici un exemple de cette rythmique. C'est le portrait de la Pisanelle, peint d'après Mme Ida Rubinstein :

Elle a la tête étroite,
semblable à celle
de je ne sais quel doux serpent. Ses yeux,
je les ai dits. Ses cils
retiennent la douceur
du monde comme une feuille nouvelle
garde la larme
de la première pluie.
Souvent elle respire
par ses cheveux. Sa bouche
semble souvent redemander son souffle
à l'âme qui l'a close.
Et il n'y a rien d'autre.
C'est la cause de tout.

Parfois elle renverse
sa tête ; et il suffit
qu'elle mouille ses lèvres
du seul bout de sa langue
pour que soudain tout son cruel visage
semble tremper
dans une eau merveilleuse
qui efface ses traits.
A l'instant sa figure
n'est plus que le miracle
de cette eau vague où nage
ce brin de rose.
Et il n'y a rien d'autre.
C'est la cause de tout.

Quand elle marche, elle balance et flatte
ses minces flancs,
ses longues cuisses
et tous ses rêves
sur ses genoux polis
comme jeux d'osselets.
A chaque pas elle recueille et traîne
les beautés de la terre
comme par un filet.
Sa force devient tendre
comme le sang bleui de sa paupière
quand elle se repose...

Mais enfin voici la fable de la pièce. Le principal rôle d'homme est celui d'Ughetto (Huguet de Lusignan) qui régna en l'île de Chypre, au treizième siècle, sous le nom de Hugues II. C'est l'époque où les souvenirs païens se mêlent aux croyances chrétiennes ; les Chypriotes subissent encore le prestige de l'antique Vénus et sourient à la vision franciscaine d'une vierge qui doit les délivrer de tous les fléaux, de la sécheresse et de la famine. Le prologue expose cette lutte des influences surnaturelles. La reine-mère, ayant près d'elle son fils et son beau-frère, le prince de Tyr, préside un banquet où elle a réuni les barons francs et les évêques grecs et latins. Une dispute s'élève, les Latins reprochant aux Grecs de vivre dans la luxure et le paganisme. Ils rapportent l'aventure d'un certain Rinieri qui, ayant passé son anneau au doigt d'une statue de Vénus, vit la déesse entrer dans sa chambre nuptiale, tandis que la jeune épouse se tuait de désespoir. C'est le moment que choisit la reine pour annoncer qu'elle va marier son fils ; mais Ughetto ne veut rien entendre et, tombant en extase, décrit la dame de ses pensées, toute pareille à la Pauvreté de saint François. Un chant monte du jardin, où la foule appelle de ses vœux sainte Alctis, la vierge vagabonde qui doit lui apporter le salut. Ughetto fait ouvrir les portes pour distribuer aux pauvres les restes du banquet et il voit paraître une jeune fille si belle qu'il lui offre sa bague et lui promet le mariage.

Le premier acte se passe à Famagouste, sur le môle du port. Des marins se disputent le butin pris sur des barques sarrasines et surtout « la rose du butin », une admirable femme. Le Gênois Embriaco, oubliant ses blessures, se livre à un tel transport, qu'il en meurt. Le prince de Tyr réclame à son tour la captive. Mais voici que survient sire Ughetto, suivi de chars qui amènent des vivres. A ce signe, la foule croit reconnaître dans la prisonnière la Sainte Alctis attendue ; elle la porte en triomphe au monastère voisin.

Au second acte, dans la cour du couvent, des clarisses disposent une échelle sous la fenêtre de la Bienheureuse. Elles veulent la voir prier. Quelle n'est point leur surprise de la voir s'ajuster, se parer, se regarder au miroir, se couronner de fleurs et se peindre les sourcils ! La Bienheureuse, s'apercevant de leur curiosité, ouvre la fenêtre toute grande et se montre en riant. Tout à coup, des cris retentissent. C'est le prince de Tyr qui s'approche, suivi de courtisanes et celles-ci déclarent que la Bienheureuse est une de leurs pareilles, bien connue autrefois à Pise. Le prince va s'emparer d'elle quand Ughetto survient encore à point nommé, tire sa dague et abat son oncle. « Tu m'as tué, dit le prince, mais tu es voué au feu de l'enfer, car celle-ci est l'ennemie ; c'est la statue de pierre ! »

Au troisième acte, la reine a résolu d'affranchir Ughetto du sort mauvais qui le livre à cette femme. Elle invite la Pisanelle à une fête. Elle a disposé dans la coulisse un esclave qui tient en laisse deux léopards. La Pisanelle vient ; la reine lui prodigue des démonstrations de tendresse qui étonnent tout le monde, surtout l'intéressée, et celle-ci croit d'abord qu'on veut l'empoisonner. Mais la reine goûte elle-même à la coupe avant de la lui tendre et la Pisanelle, rassurée, danse une danse enivrante. Alors, sans que la musique cesse de faire entendre ses harmonieux accords, toutes les femmes enchaînent la Pisanelle de guirlandes de fleurs ; elles l'en accablent, l'en étouffent, comme dans la *Fête sous Néron* de Soumet et, par une des portes, entrent les léopards. Ughetto arrive par une autre ; mais, cette fois, il est trop tard.

Conférences Sédir.

Les prochaines Conférences de Sédir sur *L'invisible et la Vie quotidienne*, fixées aux mercredis 4 juin, 18 juin et 2 juillet, auront lieu à l'Hôtel des Sociétés Savantes, 8, rue Danton, 1er étage, salle D, à 8 h. 1/2.

BIBLIOGRAPHIE

SOUBENIS ET MESCLADIS

M. le chanoine J. Bessou, majoral du Félibrige, vient de publier, sous le titre de *Soubenis et Mescladis* (un vol. in-16. Société anonyme d'imprimerie de Villefranche-de-Rouergue) un charmant volume de vers provençaux, d'une inspiration élevée, généreuse et délicate, auxquels sont joints quelques proses provençales et par grâce, pour les profanes, quelques poèmes en français. Citons l'un d'eux, dédié à saint François de Sales. Il donnera la mesure de l'aimable et touchant talent de l'auteur.

A L'APOTRE DU CHABLAIS

Bénis la ville franche et fière,
Tous ces enfants qui sont les tiens,
Garde en nos cœurs — toujours entière —
La vieille foi des vieux chrétiens.

O saint Patron dont la Couronne
Comme un soleil brille en ce jour,
Laisse monter jusqu'à ton trône
Notre prière en chant d'amour.

Par tes écrits, par ta parole,
Par ton empire, ô doux Pasteur,
Tu conquis la triple auréole
De Pontife, Apôtre et Docteur.

L'Eglise, au cours de ses annales,
A-t-elle inscrit de plus beaux noms
Que le tien, ô François de Sales,
Que nous chantons, que nous aimons ?

Charmeur divin, ravisseur d'âmes,
Convertisseur, faiseur d'élus,
Répands les ardeurs de tes flammes
Sur tous les prêtres de Jésus,

Pour qu'un jour, pasteurs et fidèles,
Au ciel, près de toi rassemblés,
Nous disions des strophes nouvelles
Au grand Apôtre du Chablais !

Embrasés par la *Vie dévote*,
Nos cœurs, sur la lyre de feu,
Chanteront l'éternelle note
Du *Traité de l'amour de Dieu*.

***

LES SOURCIERS ET LEURS PROCÉDÉS

Les expériences publiques de Baguette et de Pendule qui ont été faites récemment, au cours de la Semaine des Sourciers, à Sartrouville, au Bois de Vincennes, au Château Mirabeau, au Muséum, ont provoqué, en France et à l'étranger, un sentiment d'étonnement d'abord, d'admiration ensuite.

Sous le contrôle sévère d'un jury impartial et de savants venus en sceptiques, la Baguette et le Pendule, si suspects jusqu'alors, ont permis de découvrir des cours d'eau souterrains, de jalonner des galeries souterraines, de trouver une masse métallique enfouie, de déterminer la nature de plaques métalliques dissimulées dans des enveloppes.

Le président du jury, l'ingénieur en hydrologie bien connu, M. Henri Mager, vient de publier sous le titre de : *Les Sourciers et leurs Procédés : la Baguette et le Pendule* (1 volume in-8°, H. Dunod et E. Pinat, éditeurs), un volume extrêmement curieux, dans lequel il expose les procédés de recherche mis en œuvre par les Baguettisants et les Pendulisants ; il décrit ces procédés avec clarté et précision, mettant ainsi chacun de ses lecteurs à même de répéter ou de faire répéter les prodiges réalisés au cours de la Semaine des Sourciers.

Il ne se contente pas d'exposer les procédés, il explique les causes. Il montre que les courants électriques sont entourés d'un *champ d'influence* et de lignes de force, que ce champ d'influence et ces lignes de force impressionnent les sensitifs et que l'impression reçue par les sensitifs peut être traduite par une Baguette ou un Pendule tenus en mains. M. Henri Mager établit que les courants liquides souterrains sont, comme les courants électriques, entourés d'un champ d'influence et de lignes de force, qui agissent sur les sensitifs, dont l'action peut être enregistrée par la Baguette ou le Pendule.

Enfin, M. Henri Mager prouve que tous les corps de la Nature sont entourés d'un champ d'influence avec lignes de force, qui sont comme un prolongement immatériel de la Matière ; les lignes de force, de nature plutôt électrique, émises par tous les corps, peuvent être perçues par les sensitifs, qui ont suréveillé leur état de réceptivité spécial. Quant aux courants, ils peuvent être perçus sans que l'état de réceptivité ait à être suréveillé.

Grâce à la Baguette et au Guide de M. Henri Mager, on pourra dorénavant étudier les phénomènes si troublants des relations entre les Forces et la Matière : on pourra aussi tout simplement trouver des sources.

***

LA SCIENCE DE LA VIE

Nombreux sont les auteurs, de nos jours, qui s'attachent à approfondir les questions d'hygiène, comme, par exemple, la gymnastique respiratoire, le végétarisme, l'influence réciproque du moral sur le physique, etc. ; mais peu ont encore dirigé leurs efforts sur une synthèse de tous ces procédés isolés et sont arrivés à les fondre en un système logique et harmonieux. M. Albert L. Caillet, nous offre un travail d'ensemble très complet, très précis (1 vol., Hector et Henri Durville, éditeurs).

Après un aperçu d'ensemble sur son système et ceux qui le pratiquent de nos jours, l'auteur expose la doctrine philosophique du Monisme spiritualiste. Puis il a abordé les problèmes de la création, de la nature de la pensée, et enfin de l'ontologie humaine. Il montre alors les applications de ces connaissances à la culture de la respiration et à l'alimentation. Puis, passant au développement du mental, il étudie successivement la volonté, la concentration dans le silence.

Les derniers chapitres traitent de la Loi de Justice désignée par les Hindous sous le nom de Karma et présentent une quantité d'applications variées de la doctrine dans la vie journalière.

Le Gérant : Mme GASTON MERY.

Paris. — Imp. R. TANCRÈDE, 15, rue de Verneuil.